



revenants

revenants

What haunts are not the dead but the gaps left within us by the secrets of others.

*Ce ne sont pas les morts qui nous hantent mais les espaces laissés par les secrets des autres.*

Nicht die Toten verfolgen uns, sondern es sind die Lücken, die die Geheimnisse Anderer in uns hinterlassen haben.

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

— Nicolas Abraham; Notes on the Phantom

The popular conception of Switzerland as the land of chocolate, cheese, bank accounts, cuckoo clocks and pristine alpine landscapes sums it up quite accurately at one level. That is, once you take the darker side of things into account: the awesome collective effort and mental sacrifice involved in keeping up appearances.

I left when I was nineteen. I am now an invisible tourist there, one who enters the nooks and crannies of its cultural landscape without intervening. Returning feels like entering a parallel universe, witnessing a life that could have been mine. Ghostly traces of my youth are levelled by the sense of trespassing on an entirely alien terrain. Yet it is the uneasy process of re-acquainting myself with my former homeland photographically, that holds the key to a new, more authentic experience of it. Now that it feels like a set for an obscure Tarkovsky film, it all seems crystal clear. What I had interpreted as remnants of my youthful alienation is in fact an essential part of the Swiss condition. It is all about hiding things from one’s self, something best done in plain view.

The presented body of work has developed over the last three years, during which time I have tried to record this impression faithfully. What strikes me most is the silence. There is an air of purposeful secrecy about the place that is both cosy and merciless. It’s people live under perpetual mutual scrutiny. Accordingly, I have turned my lens on the images that bind imagined communities together, and are employed in projecting the acceptable face of Swiss life.

The featured subjects range from the blue lights used to illuminate public, sheltered areas to prevent loitering junkies from locating their veins, to the everyday neatness and cuteness that epitomizes Swiss domesticity. Frequently, I found myself heading for the Alps, to where nature seems less vulnerable. This is where generations of engineers were spurned on to accomplish ever more magnificent and absurd civilisatory feats. It is the part of Switzerland I love best, delightful and frightening in equal measures.

All these surfaces, in their haunting beauty, hold the key to the motivations of a privileged, increasingly isolated society. There is no overarching cultural Swiss identity, in its place just the defiant stance against any threat to it. A stylish, protective veneer that is hiding a long forgotten secret. All is shrouded in conspiratorial silence.

*L’image familière de la Suisse – pays du fromage, du chocolat, des comptes numérotés, des pendules à coucous et des paysages alpins immaculés – la résume fidèlement jusqu’à un certain point qui se traduit, une fois les aspects plus obscurs pris en compte, par un impressionnant effort collectif et un sacrifice mental au service du maintien des apparences.*

*J’avais 19 ans lorsque j’ai quitté la Suisse et j’y suis maintenant un touriste invisible, quelqu’un qui entre dans les coins et recoins d’un paysage culturel sans intervenir. Y revenir est comme pénétrer un univers parallèle, témoin d’une vie qui aurait pu être la mienne. Les traces fantomatiques de ma jeunesse sont nivelées par cette intrusion sur un terrain parfaitement étranger. C’est le processus ardu d’apprivoisement photographique avec mon ancienne patrie qui détient la clé d’une nouvelle et plus authentique expérience. Maintenant qu’est planté le décor, tel un sombre Tarkovsky, tout semble limpide. Ce que j’avais interprété comme les rémanences de l’aliénation de ma jeunesse sont en fait un trait essentiel de la condition suisse : où mieux cacher les choses que sous son propre nez ?*

*Le travail présenté a été développé au cours des trois dernières années, pendant lesquelles j’ai cherché à enregistrer fidèlement cette impression.Ce qui a le plus attiré mon attention c’est la tranquillité permanente, ce qui me heurte le plus, c’est le silence.Une atmosphère persistante d’épais secret, aussi confidentielle qu’inexorable. Un air de secret opportun, propice à cet endroit confortable et impitoyable. Les gens y vivent sous une surveillance réciproque continue. De là, j’ai orienté mon regard sur les images qui entretiennent la cohésion de cette communauté imaginaire et dont je me sers pour représenter le modèle consensuel de la vie suisse.*

*Les sujets présentés s’étendent de la lumière bleue qui éclaire les zones publiques abritées afin d’empêcher les drogués errants de trouver leurs veines, jusqu’à l’élégance et la gentillesse quotidiennes qui incarnent le foyer suisse. Souvent, je m’attache aux Alpes, là où la nature semble moins vulnérable. Là où des générations d’ingénieurs ont été assignés pour accomplir des ouvrages de civilisation toujours plus magnifiques qu’absurdes. C’est la partie de la Suisse que je préfère, délicieuse et effrayante à la fois.*

*L’image familière de la Suisse – pays du fromage, du chocolat, des comptes numérotés, des pendules à coucous et des paysages alpins immaculés – la résume fidèlement jusqu’à un certain point qui se traduit, une fois les aspects plus obscurs pris en compte, par un impressionnant effort collectif et un sacrifice mental au service du maintien des apparences.*

*J’avais 19 ans lorsque j’ai quitté la Suisse et j’y suis maintenant un touriste invisible, quelqu’un qui entre dans les coins et recoins d’un paysage culturel sans intervenir. Y revenir est comme pénétrer un univers parallèle, témoin d’une vie qui aurait pu être la mienne. Les traces fantomatiques de ma jeunesse sont nivelées par cette intrusion sur un terrain parfaitement étranger. C’est le processus ardu d’apprivoisement photographique avec mon ancienne patrie qui détient la clé d’une nouvelle et plus authentique expérience. Maintenant qu’est planté le décor, tel un sombre Tarkovsky, tout semble limpide. Ce que j’avais interprété comme les rémanences de l’aliénation de ma jeunesse sont en fait un trait essentiel de la condition suisse : où mieux cacher les choses que sous son propre nez ?*

*Le travail présenté a été développé au cours des trois dernières années, pendant lesquelles j’ai cherché à enregistrer fidèlement cette impression.Ce qui a le plus attiré mon attention c’est la tranquillité permanente, ce qui me heurte le plus, c’est le silence.Une atmosphère persistante d’épais secret, aussi confidentielle qu’inexorable. Un air de secret opportun, propice à cet endroit confortable et impitoyable. Les gens y vivent sous une surveillance réciproque continue. De là, j’ai orienté mon regard sur les images qui entretiennent la cohésion de cette communauté imaginaire et dont je me sers pour représenter le modèle consensuel de la vie suisse.*

*Les sujets présentés s’étendent de la lumière bleue qui éclaire les zones publiques abritées afin d’empêcher les drogués errants de trouver leurs veines, jusqu’à l’élégance et la gentillesse quotidiennes qui incarnent le foyer suisse. Souvent, je m’attache aux Alpes, là où la nature semble moins vulnérable. Là où des générations d’ingénieurs ont été assignés pour accomplir des ouvrages de civilisation toujours plus magnifiques qu’absurdes. C’est la partie de la Suisse que je préfère, délicieuse et effrayante à la fois.*

*Toutes ces surfaces, dans leur beauté obsédante, sont la clé des motivations d’une société privilégiée et de plus en plus isolée. Il n’existe pas d’identité culturelle suisse prédominante, mais à sa place juste une position défiante contre toute menace tournée vers elle. Un vernis élégant et protecteur qui cache un secret oublié depuis longtemps. Le tout enveloppé dans un silence conspirateur.*

Das geläufige Bild der Schweiz als Land des Käses und der Schokolade, der Nummernkonti, Kuckucksuhren und makellosen Alpenlandschaften ist eigentlich ganz treffend, solange die damit einhergehende dunklere Seite der Dinge mit in Betracht kommt: die gewaltige kollektive Anstrengung und die geistigen wie psychischen Opfer, die erbracht werden, dieses Bild aufrechtzuerhalten.

Ich war 19, als ich die Schweiz verliess, und bewege mich da nunmehr bloss als unsichtbarer Tourist, als einer, der in alle Winkel der Kulturellen Landschaft einzudringen vermag, ohne sich aber einzumischen. Meine Rückkehr ist gleich der in ein paralleles Universum, in welchem sich ein Leben abspielt, das meines hätte sein können. Gespenstischen Spuren meiner Jugend stellt sich das Gefühl vollkommener Fremdheit entgegen. Und so liegt im beklommenen, photographischen Wiederkennenlernen meiner einstigen Heimat die Möglichkeit, diese neu und unversteltter zu erleben. Nun, da sie sich wie ein nebulöser Set für einen Tarkovsky Film anfühlt, scheint alles plötzlich kristallklar. Was ich erst als Überreste meiner jugendlichen Entfremdung abgetan, zeigt sich nun als essentieller Teil Schweizerischen Daseins: Man versteckt Dinge vor sich selbst am besten unter der eigenen Nase.

Die vorliegende Arbeit ist während der letzten drei Jahre entstanden, während derer ich versucht habe, meine Eindrücke getreu festzuhalten. Was mir am meisten auffiel war stets die Stille, eine zaehe Atmosphäre konzentrierter Heimlichkeit, die ebenso traulich wie gnadenlos ist. Die Menschen leben unter unablässiger gegenseitiger Aufsicht. Demzufolge habe ich meinen Blick auf jene Bilder gerichtet, die diese imaginäre Gemeinschaft zusammenhalten, jene, deren man sich bedient um das allseits akzeptierte Gesicht des Schweizer Lebens darzustellen.

Die Sujets reichen vom blauen Licht, mit dem öffentliche Räume beleuchtet werden um es Junkies zu verunmöglichen, da ihre ebenso blauen Venen zu finden, bis hin zu alltäglichen adretten Niedlichkeiten, die die schweizer Häuslichkeit verkörpern. Oft hat es mich bei meiner Arbeit wieder in die Alpen gezogen, wo Generationen von Ingenieuren sich zu immer atemberaubenderen und absurderen zivilisatorischen Meisterleistungen anspornten. Dieser Teil der Schweiz ist mir am liebsten, die Natur scheint weniger verletzlich hier, entzückend und furchteinflössend zugleich.

All diese Oberflächen, in ihrer Schönheit, die einem nicht loslässt, weisen auf die Beweggründe einer privilegierten, zunehmend isolierten Gesellschaft hin. Es gibt keine übergreifende schweizerische Identität, ausser vielleicht der trotzigen Haltung zu derer Verteidigung selbst. Ein glattes, schützendes Täfer versteckt ein lange schon vergessenes Geheimnis. Alles ist in verschwörerisches Schweigen gehüllt.

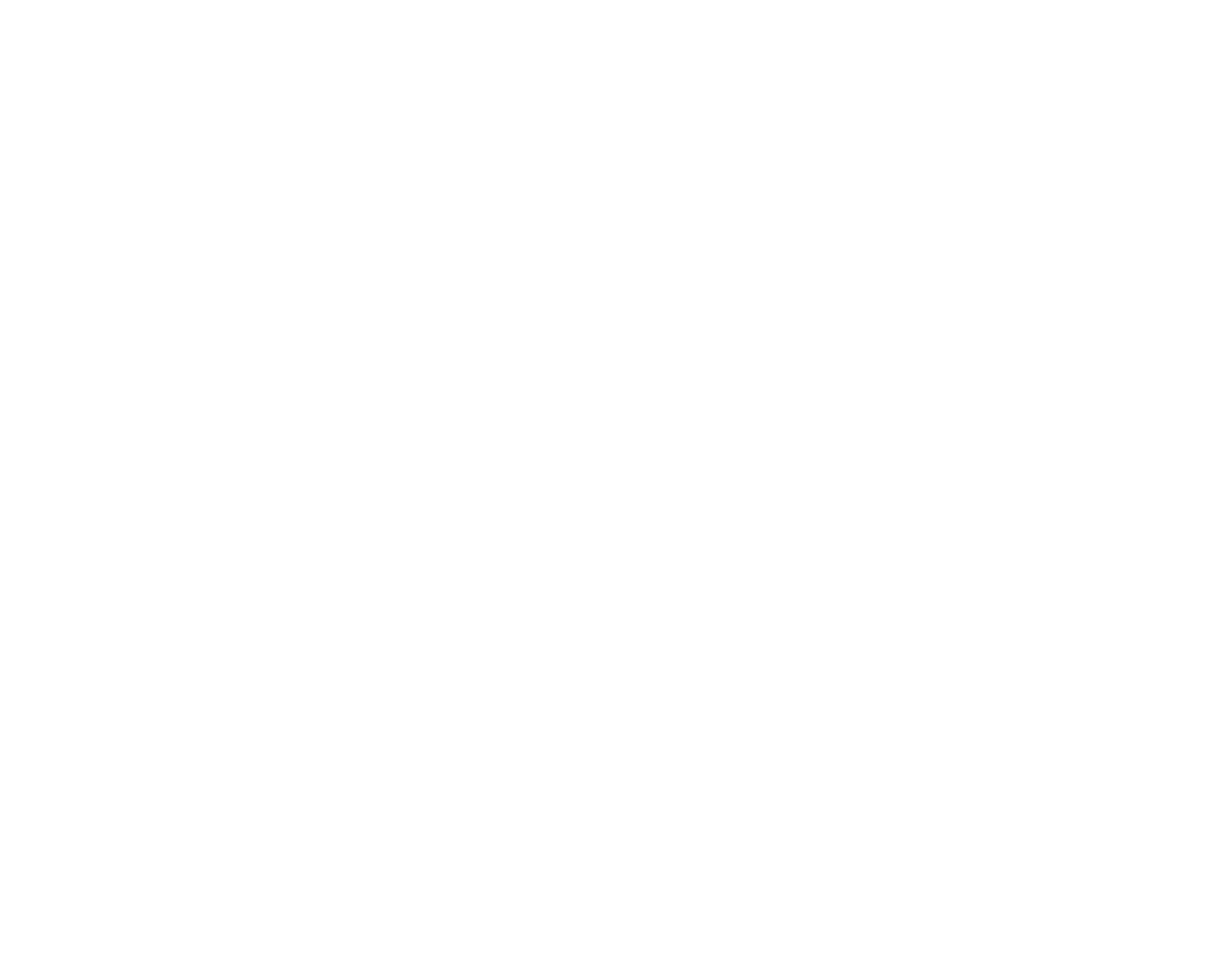










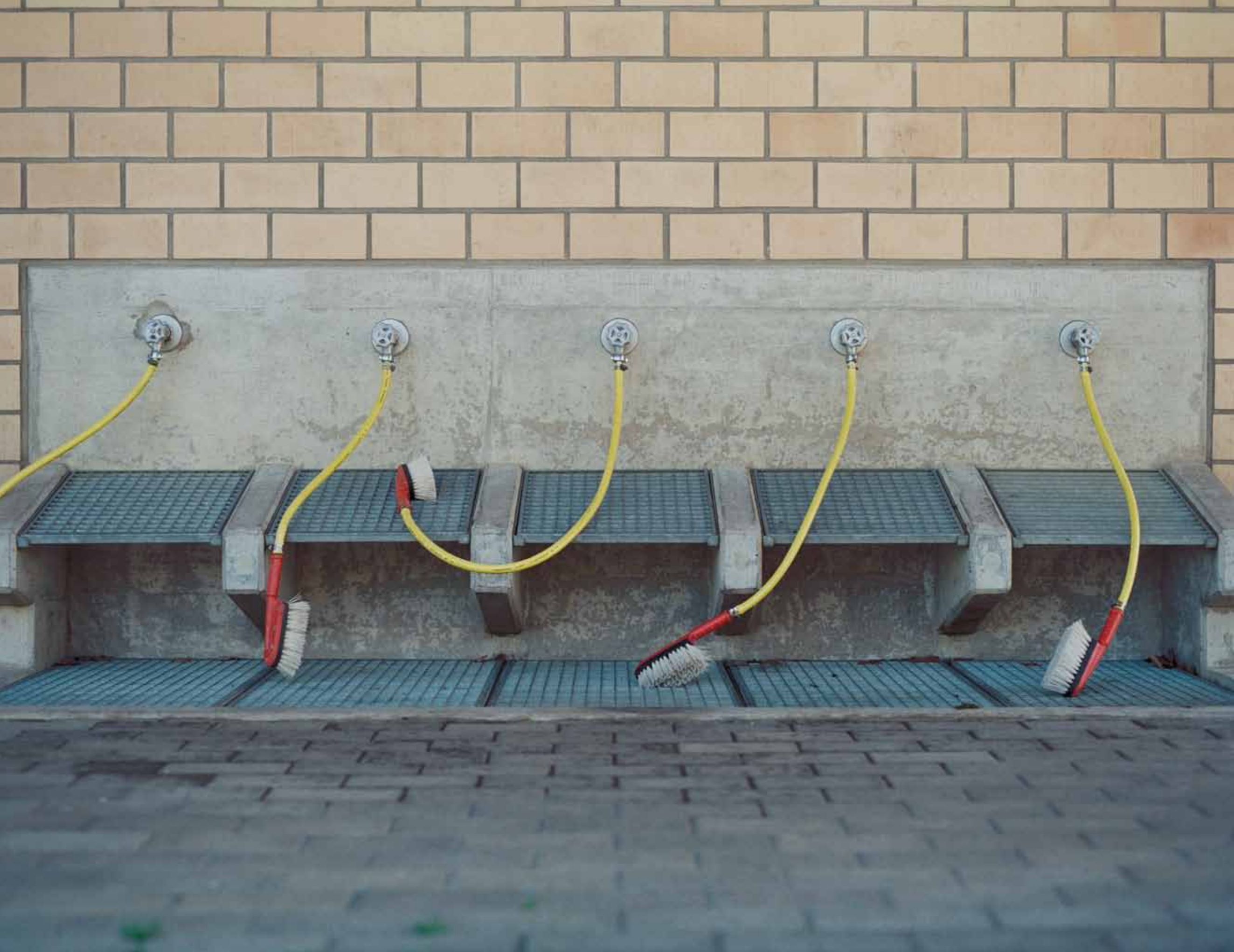




































E8



4

